LES AVENTURES ETRANGES DE

L'AGENT IXE-13

L'AS DES ESPIONS CANADIENS

10¢

Grand roman d'espionnage par PIERRE SAUREL

au Secours DE madame CORNU

Editions POLICE JOURNAL

Pierre Saurel

Au secours de madame Cornu

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 253 : version 1.0

Au secours de madame Cornu

Numérisateur : Jean Layette.
Éditions Police Journal
Relecture : Jean-Yves Dupuis.
Illustration de couverture :
André L'Archevêque.

I

À la suite de sa dernière aventure en Allemagne (*Enlèvement de Gisèle Tubœuf*) Jean Thibault, l'agent secret IXE-13, l'as des espions des armées alliés, se trouvait encore aux prises avec de nombreuses difficultés.

Non parce qu'il n'avait pu remplir sa mission à merveille, mais parce que, malgré qu'il ait délivré Gisèle Tubœuf des mains des Nazis, il se trouvait encore dans le petit village de V... et recherché par toute la force Nazie.

Pour le moment, il s'était réfugié chez un ami de Gisèle Tubœuf, monsieur Edouard Lapointe.

Monsieur Lapointe, un homme trop âgé pour pouvoir lui-même défendre la cause de son pays, était quand même un grand patriote.

Il n'avait pas hésité à recueillir sous son toit IXE-13 et ses deux compagnons, Marius Lamouche, le Marseillais, et l'agent français T-4, Gisèle Tubœuf.

Malgré l'heure tardive de leur arrivée il était près de trois heures du matin, monsieur Lapointe avait voulu se faire raconter leurs aventures.

IXE-13 se prêta de bonne grâce à celui qui temporairement les sauvait d'une situation embarrassante.

Lorsqu'il eut terminé son récit, il déclara :

– Le plus important pour le moment, c'est de sortir de V.... et au plus tôt.

Mais Gisèle l'interrompit :

– Mais maman !

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Madame Cornu, ma mère adoptive...

– Eh bien, qu'est-ce qu'elle a ?

– Elle est prisonnière !

– Prisonnière ?

– Oui, les Allemands l’ont capturée dans l’espoir de la faire parler. C’est en la questionnant qu’ils ont probablement appris où je me trouvais.

– Peut-être, fit Marius.

IXE-13 réfléchissait.

Il se trouvait dans une véritable impasse.

Sa mission était terminée.

Il avait délivré Gisèle Tubœuf.

Donc, il devait retourner en Angleterre pour se rapporter immédiatement à ses chefs.

Mais, d’un autre côté, devait-il laisser la mère adoptive de celle qu’il aimait, aux mains de ses cruels bourreaux ?

En essayant de délivrer madame Cornu, c’était risquer leur vie à nouveau.

Madame Cornu n’était qu’une vieille femme, tandis que Marius, Gisèle et lui-même avaient déjà rendu d’énormes services à leur pays.

Si les Allemands s’emparaient d’eux et les fusillaient...

Ce serait une perte énorme pour les Alliés.

Gisèle cependant suppliait :

– Tu ne peux pas laisser mourir maman !

– Je sais, je sais !

– Il faut la délivrer, peuchère !

Gisèle continuait :

– Ils l’ont peut-être déjà torturée... ils vont certainement la faire mourir si nous ne la délivrons pas !

– Oui, je sais que ce sont là leurs sales trucs.

Monsieur Lapointe écoutait silencieusement.

Il sentait la bataille qui se livrait en IXE-13.

Ce dernier se leva et se mit à marcher de long en large.

Il était toujours revêtu du costume de soldat nazi qu'il avait dû s'approprier pour aider à sauver Gisèle.

Tout à coup, il s'arrêta net devant Gisèle.

– Tu as raison, il faut faire quelque chose.

La jeune fille le regarda avec une lueur d'espérance.

Marius bondit :

– Nous allons vous aider, bonne mère.

IXE-13 fit un signe :

– Non !

Les deux autres se regardèrent, ahuris :

– Quoi ?

– Qu'est-ce que vous dites ?

IXE-13 s'assit en face d'eux.

– Écoutez bien, commença-t-il.

Ses deux compagnons étaient tout oreilles.

– Ma mission est terminée. Je devais délivrer Gisèle de nos ennemis, je l'ai fait. Nous devons donc, tous les trois, aller nous rapporter.

– C'est vrai, fit Gisèle en baissant la tête.

IXE-13 continua :

– Jusqu'ici, au cours de nos missions, la chance nous a souri. Mais cela peut changer d'une seconde à l'autre. Que dirait le quartier général, s'il apprenait que nous avons été fait tous les trois prisonniers, ou encore tués au cours d'une mission que nous n'étions pas chargés d'accomplir.

Ils gardèrent le silence.

Ils voyaient bien que le patron avait raison.

– Il est donc inutile de risquer trois vies pour sauver celle de madame Cornu.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues de Gisèle.

Elle voyait bien que tout était fini pour sa pauvre maman Cornu.

Mais IXE-13 se releva :

– Donc, puisque nous ne pouvons risquer trois vies, nous pouvons peut-être en risquer une.

– Que voulez-vous dire, patron ?

– Ceci, j’irai moi-même... et seul, délivrer la mère de Gisèle.

II

Ils se mirent tous à protester.

– Non, non.

– C’est ridicule patron, peuchère, pensez-vous que nous allons vous laisser faire.

Même monsieur Lapointe se mit de la partie.

– Ce serait courir à une mort certaine.

IXE-13 les interrompit :

– Pas nécessairement.

– Comment cela ?

– Oubliez-vous que je porte le costume des nazis, que je possède mes papiers en bonne et due forme sous le nom de Carl Vitmer ?

– C’est vrai, fit Marius !

Gisèle objecta :

– Mais ils doivent s’être aperçus de votre disparition !

– Peut-être, mais je trouverai bien une excuse.

Marius se leva.

– Dans ce cas-là, patron, je puis aller avec vous !

– Non !

– Mais puisque j’étais votre compagnon !

– Je sais aussi que tu étais en civil, ne l’oublie pas. D’ailleurs, j’ai l’intention de déclarer ouvertement que c’est toi qui a délivré Gisèle et que j’étais sorti du camp pour te poursuivre.

Marius grognait :

– J’aurais tant voulu me battre contre ces salauds.

– Ce sera pour une autre fois, Marius !

– Et pendant que vous serez là-bas, nous, nous resterons ici, les bras croisés.

– Du tout !

Le visage de Marius s’illumina :

– Je ne comprends pas !

– Tu oublies qu’il faut sortir au plus tôt de la France occupée.

– Eh bien ?

– Toi et Gisèle allez vous efforcer de trouver un moyen.

– Et vous ?

– Ne vous occupez pas de moi. Si vous pouvez quitter la France occupée le plus tôt possible, tant mieux.

Monsieur Lapointe se leva.

Il était radieux.

– Enfin, s’écria-t-il.

– Quoi ?

– Enfin, je vais pouvoir aider mon pays !

IXE-13 le regarda :

– Comment cela ?

Monsieur Lapointe se leva et l’emmena près de la fenêtre.

– Vous voyez ce grand bâtiment ?

– Oui, c’est une grange à foin ?

– Justement. Mais il y a une cave.

– Quoi ?

– Peuchère, une cave sous une grange remplie de foin ?

– Oui. Et savez-vous ce qu’il y a dans cette cave ?

– Mais non.

– Un hélicoptère !

Tous bondirent :

– Un hélicoptère ?

Lapointe sourit :

– Oh, bien peu perfectionné ; c’est moi-même qui l’ai construit. Ce n’est pas ce qu’il y a de plus solide. Il n’est pas tout à fait terminé.

– Ah !

– Mais avec de l’aide, dans quelques jours, nous pourrons le finir complètement.

– Je vous aiderai, peuchère.

– Moi aussi, dit Gisèle.

IXE-13 se dirigea lentement vers la porte.

– Alors tout va pour le mieux.

– Où allez-vous ? demanda monsieur Lapointe.

– Mais je pars !

Gisèle s’approcha :

– Déjà ?

– Il le faut, si je ne veux pas que mon absence soit remarquée trop longtemps.

Marius tendit la main à son patron.

– Bonjour patron et bonne chance...

– Merci Marius, bonne chance à toi aussi.

Puis serrant la main de Lapointe :

– Merci monsieur Lapointe.

– Je suis heureux de me rendre utile.

Puis, l’as des espions canadiens prit Gisèle dans ses bras.

Les deux autres hommes s’éloignèrent.

– Mon amour !

– Ma Gisèle, je t’aime !

– Jean ! Jamais je n’oublierai ce que tu fais pour maman !

IXE-13 l’embrassa longuement.

Puis desserrant son étreinte, il murmura :

– À bientôt.

Il ouvrit brusquement la porte et sortit dans la nuit.

Gisèle courut vers la fenêtre.

Au lointain, dans l’aurore qui commençait à se lever, elle vit disparaître celui qu’elle aimait.

Marius s’approcha d’elle.

– Mademoiselle Gisèle.

Gisèle se retourna.

Deux grosses larmes coulaient sur ses joues.

– Il faut dormir, fit Marius à voix basse. Il faut se reposer. Soyez courageuse.

Gisèle sourit.

D’un pas décidé, elle suivit monsieur Lapointe qui la conduisit à sa chambre.

Elle était redevenue l’agent T-4.

III

Le commandant Bouretionitz ne savait plus où donner la tête.

Les hommes qu'il avait envoyés à la poursuite du camion dans lequel IXE-13 et ses deux compagnons s'étaient enfuis, n'étaient pas encore revenus.

Accompagné de Fritz, le soldat qui lui servait de garde, il décida d'aller visiter les cellules des prisonniers.

– Je suis certain que quelqu'un s'est enfui.

– Mais qui ? fit Fritz.

– Ah, voilà la question.

Les deux hommes descendirent l'escalier qui menait aux cellules.

Tous les gardiens dormaient.

– Je suis sûr qu'on les a drogués !

– Mais qui ?

Le commandant regarda Fritz :

– Silence, chien ! Tu répètes toujours la même question et tu sais bien que je ne peux pas y répondre.

– Bien.

Les deux hommes continuèrent leur marche en silence.

– Mein Gott, cria le commandant. (Mon Dieu.)

– Une cellule vide, répéta Fritz.

– C'est la cellule dans laquelle on avait enfermé Gisèle Tubœuf.

– Gisèle Tubœuf ?

– Qui, l'espionne française, imbécile. Tu ne comprends jamais rien. Allons, marche.

– Où ?

– À mon bureau et vite !

Fritz partit d’un pas saccadé.

– Ne marche pas si vite, j’ai peine à te suivre.

Arrivé à son bureau, le commandant se saisit du téléphone.

Il appela tous les postes des environs.

– Surveillez les routes. Une espionne française s’est évadée.

Puis il donnait le signalement de Gisèle.

Dix minutes plus tard, il avait terminé ses appels.

Il se tourna vers Fritz qui était demeuré à l’attention devant son bureau.

– Qu’est-ce que tu fais là ?

– J’attends, commandant !

– Tu attends quoi, imbécile ?

– Mais les ordres ?... bégaya Fritz.

Le commandant devint rouge comme une tomate.

– Il faut donc te dicter tout de A jusqu’à Z.

– Mais...

– Il n’y a pas de mais... tu sais comme moi que tous les gardes sont endormis.

– Oui.

– Alors il faut les remplacer... les relever.

– Bien, commandant.

Fritz sortit.

Resté seul, le commandant se prit la tête à deux mains :

– Dire que j’approchais de mon but... m’emparer d’IXE-13. J’étais certain qu’il viendrait au secours de cette Gisèle de malheur, mais voilà qu’elle s’est évadée. Comment ?... quelqu’un l’a-t-il aidée ?

Le commandant sursauta.

– Entrez !

On venait de frapper à sa porte.

Un sergent allemand apparut :

– Eh bien, Herman ?

Le sergent salua, puis :

– Les automobiles parties à la recherche du camion sont revenues.

Le commandant sourit :

– Ils l’ont arrêté ?

Herman baissa la tête.

– Allons, réponds !

Herman hésita, puis :

– On n’a pas retrouvé le camion, commandant.

Bouretionitz se leva :

– Quoi ? Vous ne l’avez pas rejoint...

Herman essaya de s’excuser :

– Le camion est disparu brusquement.

– Brusquement... brusquement... il ne peut pas s’être envolé tout de même.

On frappa de nouveau à la porte.

– Qu’est-ce que c’est ? cria le commandant.

– C’est moi, Fritz !

– Entre !

Fritz parut :

– Qu’est-ce qu’il y a encore ?

– Carl Vitmer et l’autre en civil qui sont venus porter les armes hier ne sont plus dans leur chambre.

– Quoi ?

– Ils sont disparus !

Le commandant se mit à marcher de long en large.

– Alors, c’est clair, ce doit être le chauffeur du camion qui a aidé la Française à s’évader.

Herman demanda :

– Voulez-vous que je vous donne mon idée, commandant ?

– Que voulez-vous dire ?

– Eh bien, la jeune fille demeurait à V... ?

– Oui.

– Eh bien, je gagerais qu'elle est chez un ami, chez quelqu'un qu'elle connaît...

– C'est possible. Mais ce soldat... Carl Vitmer... où peut-il bien être ?

– Je l'ai cherché partout, répondit Fritz, mais je ne l'ai pas retrouvé.

On frappa à la porte.

Le commandant sursauta :

– Comment, encore ?

Puis, regardant Fritz :

– Va voir qui c'est, je ne veux pas être dérangé inutilement.

– Bien.

Fritz sortit.

Le commandant et Herman attendaient en silence.

Fritz parut :

– C'est le soldat Carl Vitmer !

– Faites entrer, dit aussitôt le commandant.

IXE-13 parut.

– Approchez, Vitmer !

IXE-13 obéit.

– D'où venez-vous ? demanda Bouretionitz.

– Je vais vous expliquer. C'est une longue histoire.

Le commandant fit un signe et Herman sortit.

– Asseyez-vous, Vitmer.

IXE-13 s'assit en face du commandant.

Fritz se tenait debout près de la porte.

– Je vous écoute.

L’agent secret commença :

– On m’a appris qu’une jeune fille s’était évadée ?

– Oui, c’est vrai.

– Eh bien, je sais qui l’a aidée à s’enfuir.

– Ah, qui donc ?

– Mon compagnon de voyage.

– Comment cela ?

– Je couchais dans la même chambre que lui.

– Et puis ?

– Soudain, je m’éveillai, mon compagnon n’était plus dans son lit. Je regardai autour de moi, il n’était nulle part.

– Et puis ?

– Alors, je me levai. Comme j’achevais de m’habiller...

Le commandant l’interrompit :

– Pourquoi vous êtes-vous levé ?

– Mais pour vous prévenir de sa disparition.

– Bon, continuez !

IXE-13 poursuivit :

– Comme je sortais de la chambre, j’aperçus une ombre qui fuyait par la porte. Je courus. Je vous ai vu vous aussi, vous veniez de vous lever.

– C’est vrai.

– Je sortis à la suite des fuyards. Je vis qu’il y avait une jeune fille et un autre homme dans lequel je reconnus mon compagnon de la veille.

Le commandant comprit pourquoi il avait aperçu trois ombres.

La troisième, c’était Vitmer.

IXE-13 continua :

– Comme j’allais les rejoindre, ils sautèrent dans un camion, mais à leur insu, je sautai sur l’aile arrière.

– Du camion ?

– Oui.

Le commandant était intéressé.

Allait-il retrouver sa prisonnière grâce à ce Carl Vitmer.

– Ensuite ? Vite, racontez !

– Le camion roula pendant près d’une demi-heure. Il faisait nuit noire et j’étais toujours accroupi sur l’aile arrière. Soudain, le camion tourna brusquement prenant une autre route. Mais en tournant, je perdis l’équilibre et tombai sur la chaussée. Je me relevai. Le camion était déjà loin. Alors je revins à pied jusqu’au camp. C’est pourquoi je suis arrivé si tard.

Bouretionitz se leva.

Il tendit la main à IXE-13.

– Vitmer, vous êtes un brave !

– Merci mon commandant.

– Il y a quelques minutes, nous croyions que nos deux fuyards s’étaient cachés à V... mais puisqu’ils ont roulé durant une demi-heure, ils sont certainement cachés plus loin.

Cette fois, Fritz parla :

– Pas nécessairement, commandant.

– Comment ça ? Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Supposons que nos deux personnages se soient cachés à l’orée d’un bois... après que leurs poursuivants furent passés, rien ne les empêchait de revenir à V...

– C’est vrai, dit le commandant. En tout cas, une chose est certaine. Si nos deux ennemis se rendent plus loin que V... ils seront arrêtés incessamment, parce que toutes les routes sont surveillées.

– Tant mieux, fit IXE-13.

Il salua le commandant, puis :

– Je puis me retirer ?

– Vous n’avez aucun autre renseignement à me donner à propos de cet homme qui a aidé la jeune fille à s’échapper ?

– Non... si, attendez, je les ai entendu parler dans le camion, alors que j’étais sous l’aile arrière.

– Vite, dites-moi, qu’avez-vous entendu ?

– Eh bien, la jeune fille appelait son compagnon d’une drôle de façon, je ne me rappelle plus... on aurait dit un chiffre.

– Un chiffre ?

Fritz s’écria :

– X-13.

– C’est ça, cria l’espion... c’est en plein ça. Il s’appelle X-13.

Le commandant était entré dans une véritable furie.

– Dire qu’il était ici, au camp, et que j’ai été trop imbécile pour l’arrêter ! Non, non, ce n’est pas possible... cet X-13 est le diable en personne. Si jamais je mets la main dessus, pas de pitié, la mort, et tout de suite.

Malgré lui, IXE-13 frissonna.

Il savait que s’il était découvert, c’en était fini pour lui.

Cependant, il était heureux d’avoir laissé derrière lui ses deux amis qui se devaient de continuer son œuvre.

Puis IXE-13 sourit en pensant à ce qu’aurait dit le commandant s’il avait su que le véritable IXE-13 était l’homme qui se faisait nommer Carl Vitmer.

Qu’arrivera-t-il ?

IXE-13 réussira-t-il à sauver madame Cornu ?

Marius et Gisèle réussiront-ils à s’enfuir de la France occupée ?

IV

Deux autres jours passèrent.

Le commandant était au désespoir.

On était toujours sans nouvelle des deux espions échappés.

Les soldats en faction sur la route n’avaient aperçu aucun camion.

Bouretionitz avait fait de IXE-13 un de ses plus grands amis. Il causait souvent avec lui et lui demandait des conseils.

IXE-13 était devenu le point de mire du camp lorsque son histoire de poursuite sur l’aile du camion fut apprise.

On le considérait comme un héros.

Ce jour-là, le commandant fit venir Carl Vitmer.

– Vous m’avez appelé, commandant ?

– Oui, Carl, assieds-toi !

IXE-13 obéit.

– Nous n’avons pas encore retrouvé cet X-13.

– Je sais, commandant.

– Alors, j’en suis venu à ce que disait Fritz, il est indéniable, les espions sont restés dans V...

IXE-13 ne parlait pas.

– Qu’en dites-vous ?

– C’est fort possible, mon commandant, mais je ne veux pas me prononcer, car je ne suis sûr de rien.

– Vous êtes un homme sage !

Il se pencha vers IXE-13 et lui murmura à l’oreille :

– N’en parlez pas, mais je vais avoir une surprise pour vous !

– Ah, quoi donc ?

– Je ne puis rien dire ! Ce sera une surprise, mais une belle.

Le commandant se leva :

– Eh bien, pour revenir à nos deux espions, il ne reste qu'une chose à faire.

– Quoi donc ?

– Vous allez voir !

Le commandant se dirigea vers la porte et appela :

– Fritz !

– Commandant !

Le gros soldat parut.

– Écoute bien les ordres !

– Oui, commandant.

– Je veux, tu entends, je veux que toutes les maisons de V... soient fouillées de fonds en comble. Vous arrêterez tous ceux qui vous sembleront suspects, et de plus je veux que tout cela soit fait en deux jours.

– Je vais donner vos ordres, commandant.

– Commencez dès aujourd'hui.

– Bien.

– Aussitôt que vous trouverez quelqu'un de suspect, emmenez-le immédiatement.

– Entendu, mon commandant.

Fritz salua et sortit :

IXE-13 était dans de mauvais draps.

Ses amis allaient peut-être être découverts.

Quant à lui, il ne pouvait risquer, du moins maintenant, de sauver madame Cornu.

Le plus important pour le moment, c'était Marius et Gisèle.

Alors IXE-13 eut une idée.

– Commandant, dit-il.

– Oui, Vitmer ?

– Je veux vous aider.

– Ah !

– Vous savez que c’est un peu de ma faute si l’espion a réussi à sauver sa compagne.

– Mais non, Vitmer, vous avez fait votre possible.

– En tout cas, je veux participer à cette fouille.

– Très bien, je vais y voir.

– Tout va très bien.

– Vrai ?

– Dans deux jours, mon hélicoptère pourra voler !

Marius battit des mains.

– Hourra, peuchère, nous pourrons enfin sortir d’ici.

Gisèle était triste.

Elle pensait à celui, qui, là-bas, courait des dangers intenses, pour chercher à sauver sa mère.

Elle devrait partir, c’était son devoir, mais partir sans lui.

Monsieur Lapointe s’habilla :

– Où allez-vous ?

– Au village, je dois aller chercher quelques provisions.

– Très bien.

– Et n’oubliez pas, n’ouvrez la porte à personne, on ne sait jamais.

– Très bien.

Monsieur Lapointe sortit, laissant Marius et l’espionne T-4 seuls.

Un quart d’heure plus tard, il entrait. Il paraissait très énervé.

– Peuchère, qu’est-ce que vous avez, monsieur Lapointe ?

– Il se passe quelque chose ? demanda Gisèle.

Le brave homme s’assit.

Il soufflait à pleins poumons.

Lorsqu’il eut repris son souffle, il déclara :

– Mes enfants... c’est terrible...

– Mais quoi... quoi ?

– Les Allemands, ils fouillent partout.

– Quoi ?

– Oui, ils organisent des recherches dans chaque maison. Nous sommes fichus.

Gisèle gardait son calme :

– Pourquoi fichus ? Nous pouvons toujours rester dans la cave de votre grange. Jamais ils n’iront chercher là !

Lapointe déclara :

– C’est vrai, mais vous oubliez quelque chose ?

– Quoi donc ?

– Le camion qui se trouve dans le garage !

– Peuchère de bonne mère !

– Mon Dieu !

Le pauvre homme semblait découragé.

Marius se releva :

– Eh bien, monsieur Lapointe, nous nous défendrons, nous abattrons ces maudits nazis jusqu’à la fin, s’il le faut, mais ils ne nous auront pas.

– C’est facile à dire, fit Lapointe. Non, il faut trouver une solution.

– Quand les Allemands viendront-ils ici ? demanda Gisèle.

– Demain, peut-être dès cet après-midi.

– Eh bien, le plus important pour le moment, c’est de prendre un bon repas. Ensuite, nous pourrons réfléchir à ce que nous pourrons faire.

– Mademoiselle Gisèle a raison, fit Marius. Moi, j’ai faim, et si nous devons nous battre, il nous faut reprendre nos forces.

Les trois amis se mirent à table.
Les Allemands découvriront-ils Gisèle et Marius ?
Que feront nos amis, du camion qui pourrait les trahir ?

V

La première journée de recherches ne fut pas un grand succès.

Les Nazis avaient arrêté plusieurs citoyens, mais, après les avoir questionnés, Bouretionitz avait dû les laisser partir. Mais avant de quitter les lieux, quelques-uns d'entre eux avaient fait connaissance avec la poigne solide de Fritz.

Le commandant et ses principaux aides, dont Carl Vitmer (IXE-13), s'étaient réunis. Bouretionitz déclara :

– Messieurs, voilà une journée de recherches de terminée.

– Ça n'a pas donné grands résultats.

– C'est vrai, mais il vous reste encore quelques maisons à fouiller. Je vous demande donc de redoubler d'ardeur. Il ne faut pas que vous laissiez un pouce inexploré. Regardez partout. Fouillez surtout les garages. Si nous trouvons le camion, nous aurons les espions.

IXE-13 se leva :

– Puis-je proposer quelque chose, commandant ?

– Allez-y, Vitmer.

– Vous faites fouiller toutes les maisons du village, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Vous ne pensez pas qu'il serait bon de fouiller aussi les maisons de la campagne ?

Personne ne répondit.

Après quelques secondes, le commandant prit la parole :

– Ce n'est pas une mauvaise idée. Aussitôt que nous aurons terminé l'inspection du village, nous examinerons la campagne.

– Justement, fit IXE-13, il ne faut pas attendre.

– Pourquoi ?

– Eh bien, parce que le bruit de la fouille se répand comme une traînée de poudre. Si nos espions sont cachés à la campagne, ils sauront que nous sommes à leur recherche et ils auront le temps de se mieux cacher.

– C’est vrai, fit un sergent.

Mais le commandant objecta :

– Nous avons besoin de tous nos hommes pour le village. Autrement, la force serait dispersée. Vous savez comme moi que les habitants de V... nous jouent souvent de sales tours.

– Peut-être, dit IXE-13, mais donnez-moi deux hommes seulement.

– Et que ferez-vous ?

– Je commencerai l’inspection de la campagne, du côté où se sont enfuis nos deux espions.

– Mais deux hommes, ce n’est pas beaucoup.

– C’est suffisant. Ce n’est pas les cultivateurs qui essaieront d’opposer de la résistance.

Quelques sergents approuvèrent IXE-13.

Le commandant se décida :

– Alors, c’est très bien, vous pourrez commencer demain matin.

Il donna le nom de deux soldats à IXE-13.

Les deux soldats qui devaient l’accompagner firent sa connaissance.

La fouille de la campagne commencerait dès le lendemain.

Gisèle, Marius et monsieur Lapointe réfléchissaient.

Il fallait trouver une solution.

L’hélicoptère n’était pas encore prêt.

– C’est regrettable, dit monsieur Lapointe, vous auriez pu vous enfuir avant leur arrivée. Dire qu’il ne reste que de petits travaux insignifiants à terminer.

Tout à coup, il s’arrêta.

– Je l’ai, dit-il.

– Je le crois.

– Vite, peuchère, parlez !

– Eh bien, voici. Marius s’y connaît un peu en mécanique.

– Et puis ?

– Eh bien, dès cette nuit, je vais lui montrer ce qu’il reste à faire à l’hélicoptère.

– Ensuite ?

– Demain, vous vous cacherez dans la cave de la grange. Si les Nazis viennent, ils ne vous trouveront pas.

– Mais le camion ? objecta Gisèle.

– Ils le trouveront !

– Mais peuchère, vous serez fait prisonnier !

– Ensuite ? Ils voudront me questionner, mais n’ayez crainte je ne parlerai pas.

Gisèle protesta :

– C’est ridicule, vous ne pouvez pas exposer votre vie ainsi.

– Très bien, très bien, dit monsieur Lapointe. Nous resterons tous les trois ici et nous serons tous faits prisonniers. Cela avancera bien les choses.

Les deux amis restèrent muets.

Malgré tout, ils s’apercevaient que Lapointe avait raison.

– Alors, c’est entendu ?

Nouveau silence.

Lapointe se leva :

– Monsieur Marius, vous allez venir avec moi. Je vais vous montrer ce qu’il reste à faire à l’hélicoptère. Marius regarda Gisèle. Elle fit un signe.

Alors Marius se leva et suivit Lapointe. Les deux hommes descendirent dans la cave de la grange.

Ils passèrent une partie de la nuit à discuter et à travailler.

Lapointe montra au Marseillais le fonctionnement de l’appareil, il lui indiqua une grande trappe secrète, percée dans la cloison.

– Vous sortirez par là lorsque vous aurez terminé votre ouvrage.

– Très bien.

À quatre heures du matin, les deux hommes entraient à la maison.

– Demain, après le déjeuner, je veux que vous descendiez à la cave. Vous apporterez votre dîner. Vous ne reviendrez que le soir.

– Très bien, monsieur.

– Maintenant au lit, si nous voulons dormir un peu.

– Pas avant que je vous aie serré la main.

Marius prit la main de Lapointe.

– Merci pour tout ce que vous faites. Merci.

VI

IXE-13 réfléchissait profondément.

Comment s’y prendrait-il pour sauver ses camarades ?

Il savait fort bien qu’il ne pourrait accomplir tout ce qu’il voulait.

Il ne souhaitait qu’une chose.

– Si l’hélicoptère peut être prêt. Tant pis pour les deux soldats qui viendront avec moi.

Son idée était faite.

Rendu chez Lapointe, aidé par Gisèle et Marius, il aurait vite raison des deux nazis qui devaient l’accompagner.

Ensuite, ils s’enfuiraient tous les trois dans l’hélicoptère.

Aussi, dès le lendemain, IXE-13 quitta le camp avec un poids sur le cœur.

Il n’avait pu accomplir la mission que Gisèle lui avait confiée. Il partait sans ramener madame Cornu.

Ils visitèrent quelques maisons.

Enfin, vers onze heures du matin, ils arrivèrent en vue de la maison de monsieur Lapointe.

Malgré lui, IXE-13 frissonnait.

– Si l’hélicoptère ne peut pas encore partir.

Il essaya de chasser ces idées noires. Il frappa à la porte. Qui viendrait ouvrir ? Marius, Gisèle ou monsieur Lapointe ? IXE-13 vit apparaître une ombre.

– Monsieur Lapointe, se dit-il.

Le brave homme ouvrit la porte.

– Heil Hitler ! cria IXE-13.

Lapointe ne répondit pas.

– Allons, répond salaud, cria un des soldats.

Lapointe n’en fit rien.

Il dévisageait IXE-13, ne semblant pas le reconnaître. Pas un muscle de son visage n’avait tressailli. Pourtant, IXE-13 était certain qu’il devait l’avoir reconnu.

– Que voulez-vous ? demanda Lapointe.

– Vous vivez seul ici ?

– Certainement. Je suis veuf.

– Laissez-nous visiter.

Lapointe semblait en colère.

– Allez-vous me dire ce que signifie tout ceci ?

– Nous cherchons deux prisonniers. Il faut les trouver.

Les trois nazis entrèrent.

– En haut tout d’abord, commanda Carl Vitmer.

Les trois hommes montèrent.

Ils inspectèrent chambre par chambre.

IXE-13 lui-même était bien surpris de ne rien trouver.

Soudain, il entrevit la vérité.

– Ils doivent être cachés dans les bâtiments.

Il ordonna à ses deux hommes :

– Finissez de fouiller la maison. Je vais regarder dans le garage et dans la grange.

– Bien.

IXE-13 redescendit.

– Donnez-moi la clef du garage, il faut que j’aille visiter.

Lapointe obéit.

Comme IXE-13 sortait, il aperçut Lapointe qui lui faisait un clin d’œil.

Le brave Français l’avait donc reconnu.

IXE-13 entra dans le garage et referma la porte derrière lui.

Le camion était toujours là.

Il resta quelques secondes dans le garage puis en ressortit.

Il fit la même chose dans la grange.

Cinq minutes plus tard, il était de retour.

Les deux soldats avaient terminé leur recherche :

– Rien ?

– Absolument rien, répondirent ensemble les deux nazis.

– Les bâtiments sont vides.

– Alors inutile de s'attarder.

– Vous avez raison.

Les trois hommes se dirigèrent vers la porte.

Mais avant de sortir, un des soldats se tourna vers Lapointe :

– Ça t'apprendra à répondre quand on te dit Heil Hitler.

Et il lui donna une gifle retentissante.

IXE-13 et l'autre soldat éclatèrent de rire.

Quelques secondes plus tard, ils avaient quitté la maison.

Lapointe attendit quelques minutes, puis voyant que tout danger était écarté, il courut vers la grange.

Il ouvrit la trappe qui menait à la cave.

– Mademoiselle Gisèle, monsieur Marius.

– Quoi ?

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Ils sont venus.

– Qui ?

– Les nazis !

Marius le regarda, surpris :

– Et vous êtes encore là ?

– Certainement.

– Mais le camion ? fit Gisèle.

Lapointe partit d’un grand éclat de rire.

– Qu’est-ce que vous avez à rire ?

– Ils sont venus trois soldats. Et savez-vous qui parmi les trois se trouvait le chef.

– Non.

– Carl Vitmer.

– Vitmer ?

Marius s’écria :

– Mais je l’ai, Carl Vitmer... c’est le patron !

– Hé oui !

– Je comprends, maintenant ! dit Gisèle.

– Peuchère, c’est pour ça qu’ils n’ont pas trouvé le camion.

– Justement.

Gisèle regarda Lapointe.

– Il ne vous a rien dit... Ne vous a pas parlé de ma mère ?

Gisèle redevint sombre.

– Allons, Gisèle, dit Marius, il ne faut pas vous décourager. Le patron a voulu tout d’abord nous sauver. Maintenant que nous sommes temporairement hors de danger, il s’occupera de votre mère. Je suis certain qu’il pourra la délivrer.

Marius a-t-il raison ?

VII

La fin de la journée arriva.

Les soldats qui avaient fouillé les maisons revenaient un à un.

Ils se présentaient devant le commandant.

– Eh bien ?

– Nous n’avons rien trouvé, mon commandant.

– Et vous ?

– Rien, mon commandant.

Vers six heures, IXE-13 arriva.

– Eh bien, Vitmer ?

– Rien jusqu’ici, mon commandant.

– Vous aussi.

– Comment ça ?

– L’inspection du village est terminée. Rien partout.

Bouretionitz semblait découragé.

Un sergent s’avança :

– Commandant, voulez-vous que je vous donne mon opinion ?

– Que voulez-vous ?

– Vous voulez que je vous dise ce que je pense ?

– Si ?

– Eh bien, vous perdez votre temps !

– Quoi ?

– Parfaitement, et vous faites perdre celui de vos hommes.

– Comment, vous osez me parler...

– N’oubliez pas, commandant, que vous m’avez donné la permission de vous dire ce que je pensais. Vous me l’avez même

ordonné.

Le commandant toussa :

– Hum ! C’est vrai ! Expliquez-vous !

– Si nos deux espions sont encore à V... il y a un moyen beaucoup plus simple de les trouver !

– Comment cela ?

– Oubliez-vous que madame Cornu est la mère adoptive de Gisèle Tubœuf.

– Eh bien ?

– Faites courir le bruit que vous allez la tuer si les prisonniers ne se livrent pas immédiatement et vous verrez... vous verrez...

Le commandant sourit :

– Ce n’est pas un méchante idée !

– Flober a raison, dit IXE-13.

– Vous croyez ?

– J’en suis persuadé.

– Et puis, reprit le commandant, la vieille peut peut-être nous donner des renseignements sur les amis de sa Gisèle.

– Hé oui.

– Eh bien demain, nous la questionnerons.

IXE-13 était content.

Enfin il pourrait voir la vieille femme.

Peut-être s’entendre avec elle.

Le lendemain, à neuf heures, quatre hommes étaient dans le bureau du commandant, Fritz, Carl Vitmer, le sergent Flober et le commandant lui-même.

– Nous allons interroger la prisonnière ! fit le commandant.

Il fit un signe à Fritz !

– Allez la chercher !

– Bien.

– Vitmer, accompagnez-le.

– Très bien, dit IXE-13.

Les deux hommes partirent.

Ils descendirent l’escalier qui menait aux cellules.

IXE-13 entra :

– Allons, levez-vous, la vieille.

Madame Cornu ne semblait pas pressée.

IXE-13 se pencha vivement vers elle comme pour l’aider.

– Pas un mot, je suis IXE-13. Je viens vous sauver. J’ai une idée. Jouez le rôle de folle.

Puis à voix haute, il cria :

– Fritz, viens m’aider, elle ne veut pas se lever.

Le colosse entra dans la cellule.

Les deux hommes forcèrent la vieille femme à se lever.

– Allons, suis-nous !

La vieille partit d’un grand éclat de rire.

Fritz regarda IXE-13.

– Qu’est-ce qu’elle a ?

– Je ne sais pas.

Ils la prirent par le bras et l’entraînèrent au dehors.

Quelques secondes plus tard, ils entraient dans le bureau du commandant.

La vieille femme riait toujours.

Le commandant la regardait, hébété.

– Qu’est-ce qui lui prend ?

Fritz répondit :

– Je ne sais pas, elle rit tout l’temps.

– C’est curieux.

Le commandant cria :

– Silence !

Mais au lieu de l’écouter, la vieille se mit à chanter.

Alors Fritz s’approcha d’elle et lui prit le bras.

Il le tordit violemment ; la vieille poussa un cri de douleur et s’arrêta net.

Le commandant sourit, satisfait :

– Madame Cornu...

La vieille partit à rire...

– Ha, ha... je ne suis pas madame Cornu... je suis Jeanne d’Arc... Jeanne d’Arc montée sur son cheval qui fonce vers ses ennemis.

Et elle se mit à courir dans le bureau du commandant.

Flober s’écria :

– Mais elle est folle !

– Ça m’en a tout l’air.

– Vitmer, allez chercher le médecin.

– Très bien.

IXE-13 sortit à la course.

Mais au lieu d’aller chercher le médecin, il monta à sa chambre.

Il prit un papier et un crayon et écrivit quelques mots.

Puis il redescendit :

– Le docteur est sorti pour l’avant-midi, dit Vitmer.

– Vous êtes sûr ?

– Oui, l’infirmier me l’a déclaré. C’est lui qui le remplace.

– Allez le chercher.

Mais IXE-13 ne bougea pas.

– Ce n’est pas nécessaire, je crois.

– Comment ça ?

– J’ai eu une idée.

– Vrai ?

– Donnez la liberté à madame Cornu.

– Voyons, c’est ridicule, vous n’y pensez pas.

– Cette vieille est folle, elle ne peut certainement pas vous nuire. Mais elle peut vous faire retrouver vos prisonniers.

– Comment pela ?

Flober prit la parole :

– Je comprends, dit-il. Aussitôt que le village saura que madame Cornu est libre, si l’espionne est ici, elle ne manquera pas d’aller retrouver sa mère.

– Mais c’est vrai ! Vous avez parfaitement raison. Ah ! maintenant, je suis sûr de pouvoir mettre la main sur ce fameux X-13.

Fritz semblait piteux :

– Vous la laissez partir ?

– Oui Fritz ! Mais auparavant, je veux que deux gardes se rendent à sa maison. Il faut la surveiller.

– Je m’en charge, dit Flober.

– Très bien, fit le commandant.

Flober sortit.

Cinq minutes plus tard, Fritz et IXE-13 allaient reconduire madame Cornu jusqu’à la porte.

– Retournez chez vous, madame, dit IXE-13.

Il lui prit la main.

Puis, pointant vers une direction :

– Chez vous, c’est là-bas.

Fritz partit à rire.

– Tu prends soin d’elle.

Mais en même temps qu’il lui avait pris la main, IXE-13 lui avait glissé le petit papier qu’il avait écrit quelques minutes plus tôt.

Et la vieille femme s’éloigna en criant et en riant.

Quel message lui a donc laissé IXE-13 ?

L’as des espions aurait-il une idée ?

VIII

Madame Cornu, toujours chantant, continuait son chemin.

– Je suis peut-être surveillée, disait-elle.

Elle rencontra des amis, mais fit mine de ne pas les reconnaître.

Une femme la prit par le bras et la conduisit jusque chez elle.

– Pauvre malheureuse, disait-elle.

Lorsqu'elle entra, madame Cornu aperçut le sergent Flober et un autre nazi.

– Bonjour messieurs les princes, dit-elle. Vous venez rendre visite à Jeanne d'Arc dans son palais.

Flober sourit :

– Justement madame.

– Alors messieurs, je vais la prévenir ! Dans cinq minutes, elle sera ici. En avant marche !

Elle monta le grand escalier en courant et alla s'enfermer dans sa chambre.

Elle déplia la petite feuille qu'elle tenait dans sa main depuis sa sortie du camp.

Elle lut :

– Continuez votre rôle. Débarrassez-vous de vos gardiens. Allez retrouver Gisèle chez monsieur Lapointe. Ordonnez à Gisèle de partir immédiatement.

Le papier n'était pas signé.

La vieille s'écria :

– Quoi Gisèle, ici, à V... Gisèle !

La vieille femme essaya de contrôler son émotion.

Elle alla au fond de sa chambre et ouvrit sa pharmacie.

Elle se mit à fouiller dans ses boîtes et ses bouteilles.

Enfin elle sortit une petite bouteille où étaient inscrites les lettres : « ARSENIC ».

Prenant la petite bouteille dans sa main, elle descendit l'escalier en courant.

Puis elle parla longtemps avec les deux hommes.

Flober et son compagnon avaient bien du plaisir en entendant causer la vieille femme qui se prenait pour Jeanne d'Arc.

À un certain moment, la vieille femme leur dit :

– Attendez-moi ici.

Elle alla dans la cuisine.

Elle ouvrit une petite armoire et sortit une bouteille de vin.

Elle en vida un peu dans l'évier et remplaça le vin par le liquide contenu dans sa bouteille appelée « Arsenic ».

Puis emportant deux verres, elle revint :

– Pas un mot, leur dit-elle. Moi, Jeanne d'Arc, j'avais caché une bouteille de vin dans les caves du palais, du vin pour mes invités.

Flober et son compagnon regardèrent la bouteille avec convoitise.

– Vous ne buvez pas, madame ? demanda Flober en n'apercevant que deux verres.

– Jeanne d'Arc ne boit jamais ! La bouteille est à vous !

Les soldats se regardèrent.

Leurs yeux brillèrent de joie.

– Du bon vin, dit Flober.

– Buvons à la santé de la folle.

Flober emplit les verres.

Il en passa un à son compagnon.

– Tiens, merci.

Flober leva son verre :

– À la santé de Jeanne d'Arc !

Ils burent.

Au même moment, madame Cornu monta l’escalier en courant et alla s’enfermer dans sa chambre.

Quelques secondes plus tard, elle entendait des cris :

– Au secours ! Au secours !

– Oh, ça brûle...

– Je meurs...

Puis lentement les cris diminuaient.

Quelques minutes encore, puis le silence se fit complet.

Alors, lentement, madame Cornu descendit de sa chambre.

En arrivant dans la salle à manger, elle aperçut les deux nazis qui étaient étendus sur le plancher.

Ils avaient le visage congestionné, indiquant par là qu’ils avaient enduré de terribles souffrances.

Madame Cornu se prépara un léger souper et remonta dans sa chambre.

Aussitôt que la noirceur fut venue, elle descendit l’escalier, une petite valise à la main.

Elle sortit et se dirigea vers la campagne.

Quelques minutes plus tard, elle frappait à la porte de monsieur Lapointe.

Elle vit le rideau de la porte se soulever légèrement.

Monsieur Lapointe examina la visiteuse, puis ouvrit.

– Madame Cornu !

Il repoussa vivement la porte.

On entendit du bruit à l’intérieur.

Puis une jeune fille apparut.

Elle se jeta dans les bras de la vieille femme.

– Maman !

– Gisèle ! Ma petite Gisèle ! Ma petite fille !

Un colosse apparut à son tour.

– Peuchère, madame Cornu.

– Monsieur Marius !

Marius Lamouche regarda autour de lui :

– Mais où est le patron ?

– Il est resté au camp. Il m’a fait sortir et m’a remis cette note.

Marius la prit et se mit à la lire.

Puis se tournant vers Gisèle.

– Je ne sais pas quelle est l’idée du patron, mais il ne semble pas vouloir revenir. Il veut rester là-bas et nous ordonne de s’en aller le plus tôt possible.

– L’hélicoptère est prêt.

– Je sais, dit Marius.

Puis regardant Gisèle :

– Qu’allons-nous faire ?

Gisèle baissa la tête.

Elle réfléchit quelques secondes, puis les regarda tous.

Ses yeux semblaient humides.

Elle prononça distinctement :

– Nous obéirons !

Mais que deviendra IXE-13 seul, dans le camp allemand ?

Aurait-il conçu un nouveau plan ?

Pourquoi ne s’en retourne-t-il pas avec ses amis ?

IX

Il est neuf heures du soir.

Plusieurs soldats allemands sont déjà couchés. Cependant le commandant Bouretionitz est encore dans son bureau.

Il a beaucoup d'ouvrage et travaille tard.

IXE-13 pense à tous les événements qui se sont déroulés depuis quelques temps.

– Ici, dans le camp, je rendrai d'énormes services à ma patrie. Je peux surprendre des secrets. Avertir au cas de nouvelles attaques. Le commandant m'estime beaucoup. Je suis son confident.

C'est donc là le plan d'IXE-13.

Il veut demeurer chez les Allemands comme s'il était un des leurs.

IXE-13 va dans sa chambre.

Il s'assied sur le pied du lit, mais il ne se sent pas fatigué.

Il pense à madame Cornu :

– Pourra-t-elle se débarrasser de ses deux gardes ?

Et puis Gisèle... et Marius...

– Ils ont peut-être déjà quitté la France occupée.

IXE-13 se relève et sort de la chambre.

Il se promène dans le corridor.

Soudain il voit courir un homme.

C'est le télégraphiste.

Il se dirige vers le bureau du commandant.

– Qu'est-ce qui se passe ? se demande IXE-13.

À son tour, il se dirige vers le bureau du commandant.

En arrivant près de la porte, il entend la voix de Bouretionitz :

– Qu’est-ce que vous dites ?

– On a retrouvé son corps dans un fossé ! Mort !

Ce doit être le télégraphiste !

– C’est bien lui ?

– Plusieurs soldats l’ont reconnu. C’est bien Carl Vitmer !

– Alors l’autre ?

IXE-13 vient d’entrevoir la vérité.

On a retrouvé le véritable Carl Vitmer.

Celui que lui et Marius avaient réduit à l’impuissance pour ensuite lui enlever le costume de la Gestapo (lire *L’enlèvement de Gisèle Tubœuf*).

L’espion canadien n’a pas de temps à perdre.

Il lui faut jouer le tout pour le tout.

Alors, sortant son revolver, il pousse la porte du bureau du commandant :

– Vous parliez de moi ?

Le commandant sursaute :

– Carl Vitmer !

IXE-13 enligne le commandant.

Le télégraphiste se tient tout près de son chef.

– Pas un mot, vous entendez, ou je vous abats comme des chiens.

Le commandant ne sait plus quoi faire.

– Approche ici, toi, salle face de nazi.

Le commandant regarde autour de lui :

– C’est à moi que vous parlez ?

– Oui, à vous !

Le commandant s’approche d’IXE-13.

Tenant son revolver d’une main et enlignant le commandant, IXE-13 s’approche du télégraphiste.

Rendu tout près de lui, il lui décroche un coup de pied dans le ventre.

Le télégraphiste pousse un cri de douleur et tombe sur le plancher.

Vivement IXE-13 se retourne vers Bouretionitz.

– Ouvre la porte et marche !

– Où voulez-vous aller ?

– Pas de questions !

IXE-13 appuie son revolver dans les côtes du commandant.

Celui-ci prend peur et obéit aux ordres d'IXE-13.

Il ouvre et sort dans le corridor.

– Dehors, lui souffle IXE-13 à l'oreille.

Le commandant obéit.

Les gardes ne posent pas de questions : c'est le commandant.

– Et maintenant, votre automobile !

– Je n'en ai pas !

– Si !

– Je vous dis que non !

IXE-13 n'a pas de temps à perdre.

Il donne un direct au menton de Bouretionitz.

Ce dernier s'écroule.

Alors, lentement, l'espion canadien s'achemine vers la barrière.

Là, il y a un autre garde.

– Halte ! Qui va là ? crie le garde.

– Carl Vitmer ! répond IXE-13.

Celui-ci le dévisage mais l'espace d'une seconde seulement.

Un coup de feu et le garde tombe en poussant un cri.

IXE-13 ouvre la barrière et se précipite.

Mais au lieu de prendre la route, il court à travers champs. Il se dirige en vitesse vers la maison du monsieur Lapointe.

Mais au camp, le commandant a déjà repris connaissance.

– Attrapez-le ! Prenez-le !

Les soldats se précipitent dans la nuit.

Quelques-uns en voiture et d’autres à pied.

Il s’est approché du garde.

Attraperont-ils IXE-13 ?

Il est neuf heures et dix.

Marius et monsieur Lapointe sont dans la cave de la grange.

Ils ont déjà sorti de cette grange une partie du foin.

Juste assez pour laisser passer l’hélicoptère par la trappe secrète.

– Alors Marius, tout est prêt ?

– Oui.

Monsieur Lapointe monte dans l’hélicoptère.

Il met le moteur en marche.

Lentement, le gros oiseau grimpe.

Bientôt il est complètement sorti.

– Voilà. Enfin.

Gisèle et madame Cornu sortent de la maison en courant.

Marius s’installe au volant.

– Vite montez, crie monsieur Lapointe.

Soudain, ils entendent des coups de feu.

Monsieur Lapointe se retourne :

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

Il voit courir une ombre.

Vivement monsieur Lapointe se précipite dans le garage et en sort avec une longue carabine.

– Qui va là ?

Une voix répond :

– Carl Vitmer !

Marius se préparait à démarrer :

– Carl Vitmer... mais c’est le patron.

Au loin, on entend des coups de feu !

– Il est poursuivi.

Monsieur Lapointe lui fait signe.

IXE-13 approche, il semble épuisé.

– Vite, montez dans l’hélicoptère !

– Mais ils viennent !

– Montez !

IXE-13 obéit et prend place au côté de Marius.

Monsieur Lapointe voit une ombre.

Il s’agenouille et vise.

On entend un cri.

En même temps, les moteurs grondent.

Et pendant que l’hélicoptère s’élève dans les cieux, IXE-13 entend un autre cri.

Il regarde en bas et, à quelques pieds au-dessous de lui, il voit le corps de monsieur Lapointe qui vient de tomber.

Le brave Français a fait son devoir.

Il a protégé nos amis jusqu’à la limite. Il a donné sa vie pour la cause, la grande cause.

X

Marius est au volant.

– Où vas-tu ?

– Vers la France !

– La France inoccupée ?

– Oui.

– Eh bien tu cours à a ta perte, lui dit IXE-13.

– Alors...

– En direction de la Manche et sur l'Angleterre.

– Très bien.

IXE-13 se demande si on les poursuivra.

Un avion est beaucoup plus vite qu'un hélicoptère.

Mais avant que le commandant ait eu le temps de télégraphier à la première base d'aviation, ils ont la chance de prendre de l'avance.

Ils voyagent le plus haut possible.

– Évite les villes, commande IXE-13.

– C'est ce que je fais.

Le voyage se continue dans la nuit, sans encombre.

Enfin on aperçoit la mer !

La Manche !

Tout à coup, IXE-13 entend un bruit.

– Des avions !

En effet, ce sont des avions qui approchent.

– Nous sommes foutus !

Tout à coup Marius pousse un cri :

– Mais ils viennent en sens contraire !

– C’est vrai.

Gisèle crie :

– Alors, ce sont des avions alliés !

IXE-13 se retourne vivement vers Marius.

– Tu as une lampe de poche ?

– Monsieur Lapointe m’a dit qu’il y en avait une dans le petit sac sous la porte.

Vivement, IXE-13 la prend.

Il l’allume et se met à faire des signaux.

– Un code secret, explique-t-il à Marius.

Il envoie un message aux avions.

Puis il éteint sa lumière.

L’avion répond.

IXE-13 regarde attentivement.

– Descends, crie-t-il à Marius.

– Pourquoi ?

– Juste un peu plus bas.

Marius descend.

Un avion vient se placer à quelques pieds au dessus d’eux.

Puis tout à coup, on voit quelque chose tomber dans le vide.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

– Une échelle, explique IXE-13.

Il donne des ordres à Marius.

– Il faut la saisir.

Marius se rapproche de l’échelle qui branle.

IXE-13 passe son bras et réussit à la saisir.

– Continue vers l’Angleterre, crie-t-il à Marius. Puis, tenant toujours solidement l’échelle, il entrouvre la porte de l’hélicoptère.

Alors il change de main.

Il tient maintenant l’échelle avec sa main droite.

IXE-13 lance un cri :

– Adieu !

Il se lance dans le vide.

Gisèle crie.

Madame Cornu ne sait plus où donner de la tête.

L’hélicoptère a eu un brusque soubresaut et Marius s’occupe de le replacer.

IXE-13 est entre ciel et terre, pendu à une large échelle de corde.

Le vent souffle.

Mais il saisit l’échelle à deux mains.

Après cinq minutes, il a réussi à monter quatre marches seulement.

Combien en reste-il ?

– Pourra-t-il tenir jusqu’à la fin ?

Il sent que ses mains saignent.

– Je ne pourrai pas... je ne pourrai pas...

Soudain il se sent tirer vers le ciel.

Quelqu’un tire l’échelle d’en haut.

Cinq minutes plus tard, IXE-13 est dans un gros hydravion.

Il reste longtemps sans parler.

Les aviateurs regardent cet homme vêtu du costume de la Gestapo.

En quelques mots, IXE-13 explique enfin à celui qui paraît être le chef qui il est et ce qu’il vient de faire.

– Mes amis ne peuvent regagner l’Angleterre comme ça. Vous avez un télégraphe ?

– Oui.

– Alors il faut télégraphier. Il faut demander des avions pour les escorter. Je ne pouvais vous expliquer tout cela par signaux.

– Je vous comprends.

Quelques secondes plus tard, le télégramme est envoyé.

– Où alliez-vous ? demanda IXE-13.

– Bombarder !

– Alors, continuez votre chemin.

– Trop tard le reste de l’escorte est rendu trop loin.

– Alors...

Quelques minutes plus tard, ils ont rejoint l’hélicoptère.

D’autres avions, envoyés comme escorte, se joignent à eux.

Nos amis sont sauvés.

Ils ont réussi à s’échapper de l’Allemagne.

IXE-13 a non seulement sauvé Gisèle Tubœuf, mais il a aussi accompli sa promesse en délivrant la mère de sa fiancée.

XI

Les sœurs d’un couvent de Londres ont accepté de prendre avec eux la brave madame Cornu.

Gisèle ne sera plus inquiète d’ici la fin de la guerre.

Quelques jours après sa fameuse arrivée en Angleterre, IXE-13 se leva à bonne heure.

Tous les matins, il traversait quelques ruelles et frappait enfin à un vieux hangar.

Un homme à la barbe hérissée et tout encrassée venait lui ouvrir.

Or, ce matin-là, IXE-13, comme d’habitude, alla frapper à la petite porte du hangar.

Le même petit vieux vint lui ouvrir.

IXE-13 entra.

Il suivit l’homme qui le mena jusqu’à une petite pièce où deux autres hommes semblaient attendre.

IXE-13 salua.

– Agent IXE-13, dit-il.

L’homme lui fit un signe.

IXE-13 s’assit :

– Quelque chose pour moi, ce matin ?

– Oui, monsieur.

– Une nouvelle mission ?

– Justement.

L’homme fouilla dans ses papiers.

Puis il tendit deux feuilles à IXE-13 :

– Voici vos ordres !

IXE-13 lut lentement les deux feuilles.

– Quand dois-je partir ?

– Dans deux jours.

– Seul ?

– Ce sont les ordres.

Quelques minutes plus tard, IXE-13 était de retour dans la maison où il pensionnait avec ses deux amis, Gisèle et Marius.

– Il va nous falloir retourner en France, leur dit-il.

– Comment, on part tous pour la France ?

– Non, dit IXE-13. Mais vous ne voulez pas rester inactifs...

Gisèle regarda l'espion :

– Que veux-tu dire ? Tu caches quelque chose.

– J'ai une autre mission à accomplir et, cette fois, j'y vais seul. Je pars dans deux jours.

– Peuchère, dit Marius, nous n'irons pas avec vous.

– Nous ne pouvons pas discuter les ordres.

Gisèle demanda :

– Et pour où pars-tu ? L'Allemagne ?

– Non, pour l'Afrique.

Nous suivrons donc IXE-13 dans une nouvelle contrée.

Mais que va-t-il faire en Afrique ?

Cet ouvrage est le 253e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.